

regardant sans cesse du côté du perron, que surmontait la chambre de ses maîtres. Il cherchait à comprendre ce qui tenait madame éveillée au milieu de tant de lumières.

Inquiet enfin de ce mystère, et s'aidant d'une longue échelle, il y monta pour essayer de plonger du regard dans l'appartement illuminé.

Quelques éclairs blancs sillonnaient la chambre où Térésa luttait contre un sommeil de plomb. Éveillée à demi par intervalles, elle attribuait à l'orage la lourdeur importune qui faisait pencher sa tête et ses bras.

— Ah ! que je suis pesante ! balbutia-t-elle, sentant que ses lèvres ne remuaient pas, et que ses dents se serraient.

Tout à coup ses yeux tournoyants crurent entrevoir la madone blanche bouger comme pour se détacher du mur, et Térésa eut joie et peur.

— Non... c'est l'orage, pensa-t-elle sans respirer ; mais quel mauvais sommeil ! C'est inconcevable, cela. Mon Dieu !... qu'en dit elle donc, ma bien-aimée ?...

Et par un effort déjà presque impossible, elle se lève sur ses pieds engourdis qu'elle veut étreindre...

Mais là, que voit-elle ? Gina, plus blanche que sa petite chemise, les yeux fixes, ent'ouverts sans voir. Térésa s'excite à crier d'une voix que la chaleur étouffe : « Gina ! Gina ! » Nulle répons. Elle saisit l'enfant, dont les membres qu'elle agite restent sans mouvement sous sa pression brûlante. Térésa se débat contre elle-même, car l'instinct la surmonte et la pousse du côté de la fenêtre, devant le ciel où l'air souffle, où la lune court libre et rapide, tandis que, cernée de parfums, elle tente en vain de franchir cette barricade incompréhensible.

— Respirer, mon Dieu ! respirer ! dit-elle.

Et sa voix n'est plus qu'un rugissement comme celui de la lionne effarée. Mais trouvant entre elle et le ciel des carreaux fermés comme un mur, Térésa les rompt de la main désespérée d'une mère qui cherche la vie pour son enfant.

De son côté Ramos, planté en vigie sur l'échelle, voit plus distinctement l'ombre chancelante traverser la chambre et grandir en s'approchant de la fenêtre, puis se confondre avec la courtine qui s'agite violemment.

C'est alors qu'un carreau se brise avec éclat, et c'est à ne pas douter qu'une voix de femme a poussé, d'un suprême effort, cette clameur étranglée : « Du secours ! mon Dieu ! du secours pour ma fille ! »

Enfin, c'est bien une femme qui s'affaisse au pied du rideau dont elle s'est approchée.

Ramos, délivré de son habit qu'il jette dans le

jardin, ignorant quel danger il va combattre, s'élance, le sabre aux dents, vers le perron au pied duquel il a trainé l'échelle.

L'assurer contre le mur, l'escalader jusqu'à la fenêtre haute, en saisir l'appui, est pour lui une action plus prompte que la pensée. Passant sa tête à travers la vitre brisée, au risque de s'y déchirer le visage, il écarte vivement le rideau qui lui bat le front et l'empêche de voir...

Il voit, à la double lueur de la lune et de la lampe, Mme Pardo, étendue sur le plancher, serrant dans son bras gauche sa fille inerte et mate comme un cierge, tandis que du bras droit, d'où le sang ruisselle, elle tient encore convulsivement le rideau saisi et déchiré dans sa chute.

Plus vite que le voleur près d'atteindre sa proie, Ramos tourne l'espagnolette et s'ouvre un passage dans la chambre, dont les parfums suffocants lui font tout comprendre.

Les portes cèdent, les fleurs asphyxiantes volent sur la terrasse, le peu d'eau qu'il trouve est versée sur les deux visages pâles, dont le sommeil terrible le fait frémir.

En rappelant tous ses souvenirs, il cherche avec effroi le pouls de l'enfant et celui de la mère, qui semble arrêté chez l'une comme chez l'autre.

Et il est seul ! et deux heures du matin sonnent au clocher du village, où nul que lui n'est debout !... et le médecin demeure à trois lieues !

Epouvanté de son impuissance, Ramos court à la fenêtre, appelle de sa voix qui bondit dans la nuit comme une cloche d'alarme, réveille en sursaut les servantes effrayées qui, nouant leurs jupes et chassant leur sommeil, montent à tâtons et se heurtent dans l'escalier. Elles vont devant elles, se signent et chancellent avec des transes indicibles, sans comprendre comment Ramos est chez madame, et ce qu'il demande d'une voix si formidable.

Il demande de l'eau, de l'aide, des soins de femme.

Ne pouvant détacher l'enfant du bras crispé de sa mère, il se résout à les emporter ensemble dans la chambre plus vaste et plus éclairée de son maître.

Le pauvre Ramos, suppléant à toutes choses, gronde, prie, encourage les femmes en pleurs. Il guide leur zèle, tance leur trouble et leurs lamentations, défend toute compression nuisible, fait couper la ceinture et le corset étroit, d'invention détestable, puis il répand à flots le vinaigre et l'eau pure sur ces têtes immobiles qu'il incline doucement en arrière, afin de rappeler la respiration absente.

La lampe est écartée, et toute lumière mise à distance : le lit est roulé dans la chambre, où la fraîcheur circule sans obstacles.